

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 42, 92-107, 1982,
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

**À PROPOS DES RELATIONS DE LA LINGUISTIQUE À
L'HISTOIRE ET À SON HISTOIRE**

par Jean PEYTARD, Besançon

1. PROLONGEMENT

Ce texte est un prolongement. à un ensemble de propos recueillis en forme d'article sous le titre "Sur quelques relations de la linguistique à la sémiotique littéraire (de Greimas à Bakhtine)", paru dans le numéro 215 de La Pensée, en octobre 1980. Le dit article est un ensemble de trois "volets" dont on peut se demander s'il réalise les règles attendues de la cohésion, ou s'il n'est pas que juxtaposition d'analyses marquées de l'emblème unificateur de la "sémiotique littéraire". On nous passera toutefois de dire, sommairement, le contenu que chaque volet offre et recouvre. En un, considérations sur l'état actuel en France, d'une recherche en "sémiotique littéraire": situation et pratiques de la "sémiotique littéraire" dans l'Université et dans l'enseignement secondaire, et telles que la "sémiotique littéraire" est encore pour beaucoup le domaine de la malédiction et de l'exclusion. En deux, on envisage les relations de certains travaux fondamentaux, et pour une part, fondateurs, de Greimas, de Ruwet, de Van Dijk, à l'émergence de pratiques sémioticiennes, où la prégnance d'une linguistique du discours s'impose comme nécessairement, en place d'une linguistique modélisante (de la phrase, des dichotomies "surface vs profondeur"). En trois, ce sont les textes de Bakhtine qui sont présentés, de Bakhtine et de son groupe, avec Volochinov et Medvedev, et dont on montre qu'ils ont dans le lustre 1925-1930, dégagé les voies d'une linguistique de l'énonciation, proposé un ensemble conceptuel cohérent et efficace pour l'analyse des grandes masses discursives, Bref, qu'ils ont fondé une sémiotique, et singulièrement littéraire, si l'on songe aux ouvrages monumentaux, sur Dostoïevski et sur Rabelais. On aperçoit ainsi trois domaines, dont l'apparentement est produit, peut-être, par ce que le troisième indique: à savoir que l'évolution de la linguistique dans les cinquante premières années du vingtième siècle n'a certainement pas, ou plus, la linéarité qu'on lui prétend: de la structure au génératif, de la phrase au discours, du discours à la pragmatique, puisque dans les années vingt tout était déjà dit, qui ne sera entendu et re-dit, dans la non-connaissance, en France, qu'entre 1965 et 1980. Ce que nous posons, c'est alors les problèmes de la linguistique dans ses relations à l'Histoire et à son histoire.

2. RELATIONS A L'HISTOIRE

Dire l'Histoire, c'est référer à l'ensemble socio-idéologique contrasté où tout langage trouve mobiles à son fonctionnement. C'est référer, du moins le posons-nous ainsi, aux lieux où ce qui est désigné comme sens (sémantisme) s'origine et se réalise. Or, la linguistique, qui va devenir dominante, c'est-à-dire, celle qui se constitue avec et à partir du Cours de linguistique générale, la linguistique saussurienne, dans le même temps où elle marque la langue du sceau de la société, et donne comme fin aux linguistes de théoriser (écrire la théorie de) la langue, détourne ceux-ci des problèmes du sémantisme, et, simultanément, de l'interrogation sur le statut du langage dans la société. A privilégier le système, on occulte, par nécessité épistémologique, les lieux et les groupes où le sens, dans la contradiction et la tension historiques, se produit et se construit. Exclusion du sens vaut exclusion du socio-linguistique.

De fonder la linguistique et de l'impulser à investir le système-langue pour en tracer les relations, et associatives et syntagmatiques (dans la vraie terminologie du CLG), conduit le fleuve saussurien à se diversifier en plusieurs courants, mais sur une même région, celle des structures. Nous ferons l'économie ici, de ce qui pourtant devra bien un jour être écrit, non par juxtaposition de monographies, mais dans le traçage des mouvements, ici confluant, là divergeant, qui font l'Ecole de Prague où la linguistique structurale se définit dans les Thèses, puis les Fondements, plus tard, de la phonologie (Mathesius, Jakobson, Troubetsky), qui font aussi l'Ecole Glossématique (Brøndal, Hjelmslev). Le modèle de l'analyse structurale des systèmes phonologiques, en son fond et dans son fonctionnement logico-mathématique, suscite l'activité des chercheurs, pousse très tôt un Georges Gougenheim¹⁾ à penser la syntaxe en termes de structure, ample mouvement, que l'on peut aussi, de manière analogue tracer pour la linguistique américaine par Sapir, Bloomfield et Harris, jusqu'à Chomsky compris, et qui dans sa puissance théorisatrice, impérialement, impérativement domine, mais dans l'effacement et la dénégation de la sémantique, entendons aussi de l'Histoire.

1) G. GOUGENHEIM: Système grammatical de la langue française. Paris, Ed. D'Artrey, 1939. L'auteur écrit dans son Avant-Propos, p. 9: "C'est sur le classement des oppositions de phénomènes que le Prince N. Troubetsky a construit la phonologie; nous avons appliqué une méthode analogue à l'étude des éléments grammaticaux."

A parcourir d'un survol de haute altitude où les détails négligés s'effacent, tout paraît dans l'avancée de la linguistique structurale accentuer les tendances qui l'engagent, comme par impulsion de plus en plus vive, à un traitement formalisant/formalisateur du système-langue. On serait allés de la combinatoire des signes, de leur réglage par le jeu croisé des deux axes, aux réglages syntamatique et transformationnel des procédures phrastiques. Du concept de langue au concept de compétence, ou la mise en retrait ou en marge épistémologique (nécessaire à la fondation autonome de la linguistique et au dessin de son statut scientifique) des problèmes du sens. Non qu'ils aient été oubliés, car tout linguiste les évoque, de Saussure à Harris, mais réservés pour un "plus tard", plus tard théorique à venir, et cet acte de différer, Chomsky le dit anxieusement, en fin de Structures Syntaxiques, dans ce chapitre à relire, "Syntaxe et sémantique":

"...le problème est de savoir si l'on a besoin ou non de l'information sémantique pour découvrir ou choisir une grammaire; et le défi que lancent habituellement les tenants d'une réponse affirmative est 'comment pouvez-vous construire une grammaire sans faire appel au sens?'" (p. 102, Ed. du Seuil). On sait qu'à cette question, toutes les réponses qui ont été faites par Chomsky et par tant d'autres n'ont montré que leur inadaptation, au mieux leur approximation. Mais si l'on veut borner un espace épistémologique pour la linguistique, par les dates de 1916 et de 1957, grande est la tentation et vivace l'imagination d'un tracé tel que les formalisations, phonologique, puis syntaxique, s'affirment de plus en plus prégnantes aux dépens, par rejet ou projet dilatoire, des problèmes du sémantisme.

Il n'est que d'interroger la communauté linguistique, pour entendre cette réponse que la dénégation de la sémantique a fermé la linguistique à l'Histoire, c'est-à-dire, aux problèmes de la socio-discursivité. Bouclée sur la phrase, elle a de ce fait, principiellement, négligé le discours. Tout se passant comme si, (du point de vue des linguistes français) la relève d'une linguistique de la phrase, dont l'acmé serait Chomsky, se faisait heureusement dans la décennie soixante et même soixante-dix, par la prise en compte des phénomènes de l'énonciation, sous l'influence majeure des travaux de Benveniste.

3: QUESTIONS A UN SCHEMA HISTORIQUE

On osera poser que la théorie linguistique, entendons le geste de production d'un ensemble conceptuel cohésif sur tel problème ou sur telle question proposée par le langage des hommes, ne se réalise pas sans recours à, ni secours de l'imaginaire. Ne parlons pas de l'imaginaire stimulateur, qui pousse à la théorie dans cette voie de préférence à telle autre, mais de ces images qui aident à situer la "théorie-se-faisant" dans l'ensemble des "théories-déjà-là-faites". Parmi ces images, qui sont une nuée épistémologique, floue et confuse, l'une prévaut assurément: d'une linguistique linéairement tracée, du système-langue aux structures du système, du phonème à la phrase, Saussure, Troubetskoï, Bloomfield, Harris, Chomsky, comme balises plus visibles que d'autres. Cette image si totalement intégrée par les linguistes fonctionne comme un "schéma historique", dont la prise en compte n'est pas sans influence ni conséquence pour qui cherche à construire la/sa "théorie". Car, posons aussi cela comme préalable que les concepts dont le chercheur use en bien ou en pire, ont une histoire et/ou s'inscrivent dans l'histoire des concepts voisins ou antérieurs, et selon l'image, disons le "schéma historique" où l'on situe, où l'on pense ces concepts, leur fonctionnement s'en infléchira. C'est là un point d'épistémologie où il plairait de s'arrêter. Mais passons.

Q u e s t i o n 1: - Ce schéma historique ne convient-il pas de le nuancer, de le complexifier, de le modifier? ne prend-il pas sa vigueur de retracer une évolution partielle, limitée, du champ épistémologique de la linguistique même? Autrement dit et formulé, s'il est exact que le modèle structurant et formalisé de la phonologie a fondé la linguistique structurale, a-t-il de ce fait bloqué la linguistique au niveau du système? au niveau de la phrase? au détriment, par un projet-rejet dilatoire, de la plurisystématicité du langage? dans l'ignorance des problèmes du discours?

Il serait au moins important, initialement, de rappeler que certains des noms de la linguistique contemporaine, pour une large part, pères fondateurs, disons Emile Benveniste, Roman Jakobson, appar-

tiennent au champ de la linguistique structurale, saussurienne, qu'ils s'en réclament. Or, Emile Benveniste, très tôt, pose le problème des relations de l'énonciateur à l'énoncé. A qui sait que Benveniste est l'auteur des Origines de la formation des noms en indo-européen (2e tirage, 1935), prolongées par Noms d'agent et noms d'action en indo-européen (1948), il apparaîtra que les problèmes de sémantique soutiennent tout le parcours des systèmes morpho-syntaxiques, et que les questions qui émergeront plus tard (la subjectivité dans le langage) ont plus qu'une présence en filigrane, déjà, par exemple, dans la conclusion de la deuxième partie (Les Noms d'action...) où il écrit:

"tu* -dénote l'action comme subjective, émanant du sujet et l'accomplissant, en tant que prédestination ou disposition interne..., ti*- indique l'action objective, réalisée hors du sujet par un accomplissement fini en soi-même et sans continuité..."

Les travaux de R. Jakobson, aperçus dans leur histoire, c'est-à-dire dans leur successivité, témoignent (lire Questions de poétique) que, dès 1920, il analyse le discours poétique en particulier de Khlebnikov et que c'est dans la comparaison des singularités accentuelle de la poésie tchèque et de la poésie russe que la notion de phonème s'éclaire plus vivement (voir ce qu'il en dit à J. P. Faye²) dans l'entretien qu'il lui accorde en 1966), alors que tant d'étudiants et de chercheurs ont encore tendance à imaginer (voir le "schéma historique") que l'analyse de poèmes commence avec celle des Chats de Baudelaire, en 1962, en collaboration avec Lévi-Strauss.

Q u e s t i o n 2: - La phonologie elle-même, où s'origine-t-elle (on lira pour un aperçu de l'enracinement historique, dès le 19e s. les chapitres révélateurs du tome 2 des Essais de R. Jakobson), sinon au moment même où le sémantisme est pris en compte? De cela deux rappels:

1) Précisément venant de F. de Saussure. On sait que si Saussure ne fonde pas la phonologie dans la définition que la linguistique structurale en donne, il n'en définit pas moins le phonème: "Les phonèmes sont avant tout des entités oppositives, relatives et négatives", et cela sur le pointage de quelques exemples où la fonction discriminative du phonème quant au sens des mots est définie.

2) "Questionner Jakobson", Interview par J. P. Faye, publié dans les Let-
tres françaises en novembre 1966.

2) L'histoire de la phonologie structurale, dans la décennie des années vingt, avec la création du Cercle de Prague, les Thèses, le Congrès de la Haye, la publication du numéro un des Cahiers du CLP, en 1928 et 1929, montrent l'influence et l'apport essentiel de R. Jakobson. On s'aperçoit alors que :

a- Il n'est pas de définition scientifique du phonème, sans considération du découpage sémantique de la chaîne discursive;

b- les préoccupations phonologiques vont de pair avec l'attention prêtée au discours et à la distinction faite entre la fonction de communication et la fonction poétique du langage;

c- R. Jakobson lui-même souligne dans l'entretien avec J. P. Faye que sans l'analyse du discours poétique le concept du phonème n'aurait pas trouvé aussi bien sa définition;

d- il suffit de rappeler encore l'étude commune de I. Tynianov et R. Jakobson en 1928 (voir Théorie de la littérature³⁾) pour prouver que l'Histoire n'est pas absente de la théorie, en train de se faire, dans une perspective structurale. Que tout est, de fait, simultanément envisagé et analysé, le phonème, le système, le discours, la dimension historique. Certes cela n'instaure pas une sémantique, cela n'entrave en rien le procès de plus en plus dominateur de la phonologie; mais cela souligne et montre qu'il est pour le moins simpliste, sinon historiquement erroné, d'imaginer la linguistique structurale coupée du discours et de l'histoire. Et cela oblige à réfléchir aux relations de la linguistique à sa propre histoire.

4. LA LINGUISTIQUE DANS SES RELATIONS A SA PROPRE HISTOIRE

1) L'illusion hexagonale: il reste, parmi tant d'autres tâches, aux linguistes d'écrire l'histoire de la linguistique en France de

3) Théorie de la littérature (textes des formalistes russes, éditeur Todorov, préface de R. Jakobson). Paris, le Seuil, 1965.

1960 à 1980. Deux décennies fondamentales et fondatrices, même si les choses ont commencé depuis des siècles. On pourrait, à pointer les éditions des nouvelles grammaires dans les années soixante: Grammaire Larousse du français contemporain, Grammaire Hachette (Wagner et Pinchon), Grammaire structurale de J. Dubois, à étudier l'évolution de la SELF⁴⁾, fondée en 1961, tracer l'évolution des approches de la linguistique: schématiquement, on verrait d'abord l'importante influence initiale des travaux de André Martinet (Essais, 1963), puis la lecture du distributionnalisme de Harris, sous l'impulsion de J. Dubois singulièrement, puis la découverte de Chomsky, lertement à partir de 1965 environ, et bientôt massivement quand N. Ruwet publie sa thèse sous le titre Introduction à la grammaire générative (Plon, 1967). Parallèlement l'oeuvre de R. Jakobson trouve sa diffusion (Essais, traduction de N. Ruwet, 1er vol. 1963) et commence la lecture des formalistes russes (Théorie de la littérature, 1965, Ed. de Minuit). La grande année-clé, 1966, -une année qui exige une thèse pour elle seule, tant elle concentre de publications, d'éditions d'ouvrages essentiels pour comprendre les dix années antérieures et surtout l'après-1966-, l'année que couronnent les Ecrits de Lacan et les Problèmes de linguistique générale, tome 1er, de Benveniste. La linguistique est encore dominée par la méthode structurale, malgré la percée de Chomsky, mais l'analyse du discours trouve son orientation, et dans l'exemple des formalistes russes sous l'éclairage de R. Jakobson, et dans les analyses de Emile Benveniste sur le verbe, les pronoms, les performatifs, etc. Tout s'entrelace et l'on en voit la tresse et les traces dans le fameux numéro de Communications: Analyse structurale du récit (1966 hiver). Est-ce insignifiant qu'en 1965 ait été publiée Sémantique structurale de A.-J. Greimas? et que les problèmes du récit, simultanément à ceux du sens deviennent objet prioritaire des linguistes et de ceux que

4) SELF: "Société d'études de la langue française"; groupe de recherches et de recyclage en linguistique générale et linguistique française, qui s'est formé à Paris en 1961, sous le patronnage des professeurs R.-L. Wagner et G. Gougenheim et à l'initiative de Jean Dubois, J.-C. Chevalier, Henri Mitterand, Louis Guilbert, A.-J. Greimas, en particulier. La SELF tenait un séminaire mensuel. Au lendemain de 1968, elle se réunira irrégulièrement, avant de se dissoudre.

l'on commence à appeler "sémioticiens"?

Caractériser la décennie 70-80, tout aussi schématiquement, devient tâche complexe, tant l'impulsion et l'accumulation des recherches de 60 à 70, diversifient les intérêts et dessinent de nombreuses voies dissemblables. La sémantique occupe le terrain, impérativement, par des procédures et des investigations contrastées: l'analyse du discours, la montée des grammaires de texte, la théorisation des sémantiques génératives, la lecture des philosophes anglais, la socio-linguistique, la pragmatique, autrement dit la recherche du sens, au-delà des limites du mot ou de la phrase (passage du "sémiotique" au "sémantique" selon Benveniste), dans l'entour où se réalisent les actes langagiers, l'articulation de l'énoncé à l'ensemble socio-discursif, deviennent interrogatoires et enquêtes primordiales. Et voici que commence la lecture de M. Bakhtine, d'abord de l'analyste de Dostoïevski et de Rabelais, plus tard, de l'auteur, associé à Volochinov et Medvedev, de Marxisme et philosophie du langage et de la Méthode formelle⁵⁾, comme si l'histoire équilibrerait la dominance de R. Jakobson sur la décennie soixante par l'émergence de Bakhtine dans la décennie soixante-dix. On sort du système pour aller vers le socio-linguistique, vers le socio-discursif.

Tout cela est esquissé, schématique, et appelle nuances, contrastes, et mise en dialectique d'éléments divers et opposés, mais tout semble se passer comme si le schéma de l'évolution, pour la linguistique en France, dans l'hexagone, traçait une ligne rejoignant quelques gros points: la méthode des structures (dominée-impulsée par le modèle phonologique), la GGT de Chomsky, la sémantique générative, l'analyse du discours, la pragmatique; de la phrase au discours, du discours à ses enracinements pragmatiques, socio-discursifs, socio-linguistiques.

5) Méthode formelle en critique littéraire: introduction critique à une poétique sociologique de P.N. Medvedev (1928-Leningrad); il en existe une traduction en anglais, publiée par Johns Hopkins Univ. (1978). Le Marxisme et la philosophie du langage (essai d'application de la méthode sociologique en linguistique) (1929-Leningrad) traduit en anglais en 1972, et en français en 1977, Ed. de Minuit, Paris, sous la double signature: M. Bakhtine (V.N. Volochinov). Problèmes de la poétique de Dostoïevski: M. Bakhtine. Traduction en français; éd. l'Age d'Homme, Lausanne, 1970/Le Seuil, Paris, 1970.

2) La linéarité brisée: Le schéma historique évolutif esquissé, l'a été du point de vue de la linguistique se faisant, se cherchant, hexagonalement située, en France de 1960 à 1980 (et cela étant dit et dessiné avec approximation); un schéma qui induit des effets de linéarité et de successivité, comme si, "finalistement", tout conduisait vers le discours et sa pragmatique -enfin aperçus, enfin découverts. Enfin Austin vint. Schéma qui délimite un certain imaginaire épistémologique, c'est-à-dire des images fortes qui sous-tendent les effets de théorisation, dans la mesure où elles contraignent à situer les concepts directeurs, les uns en relation aux autres, à leur donner valeur, dans les limites d'un ensemble d'enfermement, l'ensemble d'une certaine bibliographie, occidentale à coup sûr, mais non ouverte universellement -et diachroniquement.

Nous convenons tout à fait des aspects encore imprécis et flous que ces propos présentent. Mais tendanciellement, ils voudraient signifier que le décentrement épistémologique est une nécessité, si l'on veut garder à la démarche scientifique, en linguistique, sa vigueur et son dynamisme. Le problème que nous essayons de comprendre se formulerait ainsi: ^{/et} si l'évolution n'avait pas cette linéarité? et si la successivité des théories n'était qu'un leurre, de fait sécurisant pour le chercheur, l'une préparant et chassant l'autre, par relations de consécutions/conséquence? et si d'élargir le champ bibliographique, dans le temps et dans l'espace, de penser en termes de "dialectique conceptuelle" ou de "dialectique épistémologique" obligeait à voir/penser autrement les "res linguisticae"? à briser le schéma dominant encore, qui nous fait dans un champ bibliographique fermé, admettre que de la phrase au discours, tout s'est, comme naturellement évolutif, en successivité ordonnée (ne disons pas pré-ordonnée), finalement bien passé?

Pour signaler que la vision des théories qui se suivent mais ne se ressemblent pas, est légèrement superficielle, nous avancerons quelques faits, où l'on sent, tout à coup le passé fracturer le présent. Et l'ancien "dé-figurer" par "dé-forme", tout le champ épistémologique. Il en va ainsi du "coup" des cahiers d'anagrammes/hypogrammes de F. de Saussure. On ne fera pas ici l'historique de la découverte de l'autre-Saussure ou de la deuxième révolution saussurienne, si important qu'il

serait de le réaliser; mais on signalera l'effet de résurgence de la problématique des hypogrammes, sous la dénomination "paragrammes" dans la décennie soixante. Comment ce long silence, cette mise en réserve de travaux (occultés par Ferdinand de Saussure lui-même) dans la masse des manuscrits pourtant connus, accessibles, étudiés, ont-ils si longtemps perduré? et puis, comment l'effet de résurgence de cette nappe souterraine, soudainement, se produit-il, parmi une pluralité de forces s'exerçant en un moment donné sur une surface définie? Il a fallu, bien sûr, Freud, et l'attention à la lettre du texte freudien, l'examen insistant du signifiant par Lacan, récepteur éveillé du CLG, mais aussi de Benveniste et aussi de Roman Jakobson, (et cela dès le début des années cinquante) pour que Julia Kristeva avance sa théorie du paragrammatisme, et aussi R. Jakobson (voir l'analyse au microscope du dernier Spleen⁶⁾) pour donner sens à ces travaux enfouis, et que Starobinsky alors a l'audace de publier. Il ne s'agit pas de juger l'efficacité d'une méthode qui privilégie le paragramme, mais de s'interroger sur l'après-coup conceptuel du "coup" des hypogrammes. Nulle successivité continue ne l'explique; elle interdit au contraire l'explication. Le lointain ex-abrupto dans l'actuel éclate et fissure le champ épistémologique; l'enfoui remet, par surrection, tout et tout en question. Et puisque nous sommes à déclarer que Saussure reste à lire, à re-lire, l'on pourrait trouver intérêt à repenser son apport à la théorie du phonème, et portant le regard, bien avant le CLG, sur ses manuscrits exilés à Harvard et que R. Jakobson signale sous le titre "Réflexions inédites de Saussure sur les phonèmes", dans le tome II des Essais, pp. 287-295. Mouvement de lecture sur l'antérieur, qui indexe que tout n'a pas encore été lu, ni entendu, qui vient du déjà advenu, dans le quelque part du passé, où les affaires ne sont jamais juridiquement classées.

Autre, et décisif exemple, la problématique de l'énonciation, celle-là même que notre effort linguistique hexagonal imagine (imaginaire épistémologique) avoir plus que personne définie, inventoriée et quasiment inventée. Tout est déjà tracé, indiqué, largement

6) Une microscopie du dernier Spleen dans Les Fleurs du Mal in Tel Quel, no 29, 1967, Le Seuil, Paris.

analysé à la fin de la décennie vingt. La linguistique de l'énonciation, l'analyse du discours, le groupe B.M.V. les proposent à la communauté scientifique. Ce n'est que dans les années soixante-dix, que les linguistes français accèdent à la lecture de Bakhtine, et d'abord, si l'on peut dire par la voie littéraire: la notion de "carnaval" dans le Rabelais et le Dostoïevski de Bakhtine, précède de beaucoup la connaissance des analyses du "discours rapporté" et la lecture de Marxisme et la philosophie du langage. Grâce à l'étude, si copieuse de Julia Kristeva parue en 1966, dans Critique, on sait le nom de Bakhtine, et le champ de l'intertextuel est dégagé, délimité. Mais non pas directement le rapport de Bakhtine à la linguistique, comme telle. Nous ne reprenons pas ici l'analyse proposée dans notre article de La Pensée, dans son troisième volet, "Bakhtine et la sémiotique (inter)discursive, sauf pour rappeler que sur deux années (1928-29) trois ouvrages essentiels paraissent dans un travail collectif de Bakhtine, Medvedev et Volochinov: Méthode formelle en critique littéraire: introduction à une poétique sociologique (Medvedev); Le Marxisme et la philosophie du langage (essai d'application de la méthode sociologique en linguistique) (Volochinov); Problèmes de l'oeuvre de Dostoïevski (Bakhtine). Dans ces années, une linguistique du discours se fonde contre l'"objectivisme abstrait" des travaux de Saussure (dont l'analyse critique est nommément conduite, et fondamentalement), et contre la fermeture des "formalistes" à l'histoire et à la sociologie de l'idéologie. On ne souligne pas assez que la notion d'intertexte s'enracine dans une théorie de l'énonciation et de l'énoncé (du "slovo") et dans une analyse poussée des phénomènes du "discours rapporté". Et ces textes sont la condition même des études sémiotiques sur les oeuvres de Dostoïevski et de Rabelais. Toute la problématique que les linguistes investissent dans la décennie soixante-dix, de l'analyse du discours à celle des phénomènes de pragmatique, avec cette insistance dans les modèles formalisés (par exemple chez Antoine Culioli) sur la nécessité de la dimension énonciatrice, a déjà été proposée et fondée par les travaux du groupe B.M.V. dans les années vingt.

Le même problème est posé, comme pour les anagrammes de F. de Saussure, de l'après-coup conceptuel ou de la lecture possible à un moment donné, dans une configuration épistémologique donnée, des travaux déjà-là, en un ailleurs, celui de la "réserve bibliographique", du

"mis-au-secret", du "tenu-à-l'écart". Une "réserve de l'histoire", c'est de cela qu'il s'agirait. Et les oeuvres du groupe B.M.V. trouveront lecteurs en France (ce qui est façon de parler pour un linguiste français qui n'ignore pas qu'il y a aussi lecture de B.M.V. un peu partout dans le grand occident...), et tout se passe comme si, dans la successivité vécue, il était normal que sachant lire Benveniste et Roman Jakobson, on en vienne à lire B.M.V., consécutive qui renforce le "schéma historique" et sa linéarité. Alors que, à un autre niveau, à celui de l'Universitas, c'est-à-dire de l'Univers épistémologique, la ligne est brisée et fait des boucles.

5. POUR UNE HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉPISTEMOLOGIE LINGUISTIQUE

L'avancée scientifique demande une capacité à situer les concepts dont elle se fait et se constitue. À les situer non point seulement dans l'aire d'appartenance du chercheur, mais dans la diachronie de la recherche universelle. Exemple, pour illustrer ce fait, la démarche de R. Jakobson, telle qu'on peut la repérer dans la troisième partie de volume II des Essais, où le dépistage, sur une longue durée, de l'apparition puis de la définition du "phonème" conduisent l'analyse. Comme si Roman Jakobson cherchait les racines de son propre questionnement du langage, pour en assurer la validité. À procéder si audacieusement, on ébranle, c'est évident, la suffisance de chacun de nous, chercheurs des mots, pour apprendre encore une fois que nous ne sommes jamais les premiers et que nos propres recherches ne trouvent/prouvent leur efficacité qu'en délimitant au plus près leur place dans l'univers de l'épistémologie linguistique. Autrement dit, il est de l'ordre du nécessaire d'en établir l'histoire constituante, leur passé, en tous lieux.

Nous poserons combien l'usage de la complémentarité est tout aussi impérieux. Penser la complémentarité des territoires. Car définir une linguistique de la langue ne s'est pas fait dans une décisive exclusion de la parole, et une re-lecture de F. de Saussure le montrerait sans grande peine; non plus qu'il serait vrai que la synchronie détourne à jamais de l'analyse diachronique et territoriale (géographique) du langage des sociétés humaines. Toute l'histoire du formalisme russe, et dans son croisement avec le Cercle de Prague singulièrement, souli-

gne que la poétique est le terrain/terreau de la phonologie. La figure sublime de Iouri Tynianov, ses travaux sur le rythme, sur la métrique, ses romans (qu'on relise Kijé), ses analyses textuelles suffisent à dire que la montée d'une linguistique des structures, jusqu'à la mise au net du modèle phonologique, dans sa formalisation logique (Troubetsky) exige le contre-point de l'analyse des discours, ici littéraires. De cela, les Thèses du Cercle de Prague apportent fortement témoignage. Qu'on les relise! Jamais R. Jakobson n'a abandonné le terrain du texte: il n'aurait pu sans cela, c'est l'hypothèse que nous faisons avec conviction, penser le binarisme phonologique. Inversement, nulle possibilité de séparer le Dostoïevski ou le Rabelais des thèses sur le discours rapporté, sur l'énoncé, sur l'énonciation, déjà définies et précisées dans Méthode formelle ou Marxisme et philosophie du langage.

Notre propos tend à dire qu'il s'avère impossible de fonder une science sans lui donner ses limites, mais non moins impossible pour elle de trouver/prouver son identité dans la fermeture. Ce qui demande explications.

Notre visée est de promouvoir une sémiotique du texte littéraire, en tenant compte, fondamentalement, du mouvement des thèses et théories linguistiques. Car, il n'est pas de sémioticien, s'il n'est pas d'abord linguiste, et un linguiste éprouvé à la tâche de chercheur-enseignant en/de la linguistique. Seule garantie contre les dérives, si nombreuses déjà, d'une analyse textuelle où s'adaptent/s'appliquent, souvent plutôt mal que justement, des tas de concepts, en tas, plus qu'organisés et dominés.

Mais, ces précautions dites, il n'est pas concevable que le sémioticien ne connaisse pas les territoires frontaliers de la linguistique. Non pas avec une visée d'érudition et d'encyclopédie, mais avec le souci primordial de suivre et d'étudier la trajectoire, parmi ces territoires, des concepts élaborés d'abord dans celui de la linguistique (des différentes thèses/théories de la linguistique). Suivre et étudier ce que, dans les champs qui les empruntent, travaillent les concepts, tels que signe, métaphore, métonymie, énoncé, énonciation, par exemple dans les travaux de Lacan: que trouvons-nous à la sortie après la traversée, la mise à l'essai et à l'épreuve? et que pouvons-nous apprendre de ce travail en territoire frontalier, pour l'analyse sémio-

tique du texte littéraire? Et de quelle efficace pour Levi-Strauss l'appareil de la phonologie structurale? Et dans les oeuvres de Bourdieu, de Derrida? et comment le concept même de structure est-il défini par les mathématiciens et les logiciens? Il s'agit bien de multiplier les lectures et nos apprentissages de ces domaines frontaliers, non pas seulement pour voir, cursivement et se tenir au courant, en courant... Non, recherche sémiotique oblige. Il faut lire tout ce qu'il est possible de lire, des oeuvres dominantes, de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la philosophie, de la sociologie, de la mathématique, pour y détecter et comprendre le fonctionnement de ce que la science du langage, la linguistique, y apportent de son cru et de son flux. Il n'est guère pertinent de souligner le mésusage chez Barthes, Lacan, Levi-Strauss, des concepts de la linguistique, -comme l'a fait, hélas, Georges Mounin-, car on perd avant tout de ne pas vouloir ni pouvoir comprendre le mouvement contrasté de l'histoire épistémologique de la linguistique; et combien l'analyse sémiotique du poème, de la nouvelle, du roman, du texte théâtral, s'appauvrissent de ce déni! Que le concept de "signifiant" se déplace par rapport à l'obéissance saussurienne -et encore serait-ce à prouver plus fortement-, la belle affaire! et combien heureuse au contraire si ce déplacement aide à comprendre la relativité de ce concept chez Saussure même, l'auteur des anagrammes, et comment dans le texte littéraire appréhendé sémiotiquement, fort de cette "complexification", il devient plus aisé de repérer les jeux de la polysémie.

La sémiotique littéraire ne peut être que si elle produit un ensemble conceptuel opérant, et non pas un ou des modèles unifiant. La sémiotique qui définit son modèle, en lui donnant cohérence d'un "cosmos", court le risque de redire, en estimant analyser le texte, son propre langage conceptuel, sans beaucoup plus. Analyser sémiotiquement n'est pas redécouvrir, sur et dans chaque texte, le modèle ou les sous-catégories du "modèle cosmos"; mais monter, d'une démarche conceptuellement réglée, les lieux où les signifiants se multiplient, se diversifient, dans un étoilement de pluriéquivocité, d'une moirure, et pourquoi il en va de la sorte dans le texte que la société consacre comme "littéraire". Et c'est pourquoi le sémioticien a besoin de savoir l'histoire épistémolo-

logique, de type universel, des concepts de la linguistique; d'apercevoir le parcours en territoire frontalier des concepts; de se sensibiliser aux contrastes de l'histoire, avec ses contre-coups et ses après-coups; d'apprendre à lire les contradictions insurmontables et sans fin des thèses/théories de la linguistique. Non pas dans un esprit de scepticisme, où le tout vaudrait aussi bien que la partie, ou d'éclectisme, où l'on s'accommoderait du tiers comme du quart pourvu que ça marche, mais dans une décision de rigueur dialectique, où l'on fait de nécessité des contradictions vertu de plus haute sémiotique.